

# Échos de Palestine

nouvelles

Les éditions du Littéraire

## SOMMAIRE

- Écriture en liberté*, présentation de Yanne Dimay – p. 7
- La clé*, Dima Sajdeya – p. 15
- L'amour ou la mort*, Whadija Jaz – p. 19
- Les fiançailles d'Amal*, Abeda Afghani – p. 22
- Ressemblance*, Assile Abu Rajabe – p. 25
- Momo le Palestinien*, Waled Hijazi – p. 28
- La vie dure*, Ayah Izzedeen – p. 31
- Une histoire d'amour entre les lignes*, Aziza Saleh – p. 33
- Silence assourdissant*, Dima Bamien – p. 35
- En route pour la mer*, Ahmed Nasser El-Din – p. 38
- Dans une atmosphère pleine de poussière*, Hussny Baroud – p. 40
- Palestine*, Mariam Fares – p. 43
- Toujours souriante*, Raghda El-Baghi – p. 45
- Le père*, Khadija Jazi – p. 47
- C'était la fin de l'année 1948*, Mohamed Abou Mulek – p. 49
- Une vieille maison entre les arbres*, Fatima Ja'Bari – p. 52
- 45 minutes*, Wafa Al Talameh – p. 54
- Nada*, Lama Abu Arqoub – p. 57

*Voir Jérusalem*, Fatma Jabari – **p. 60**

*Les mystérieux tunnels*, Najma Fares Jamee – **p. 62**

*Le piège*, Ahmed Gebril – **p. 66**

*Qui a dit que le jasmin était juste une fleur ?*

Nariman Ghanim – **p. 69**

*La vie n'est pas toujours parfaite*, Nahla Zaytounia – **p. 72**

*En Palestine*, Zahra Tumaizy – **p. 75**

*Un rêve de retour*, Ahmed Amassri – **p. 77**

*Un amour interdit*, Johayna Natsheh – **p. 79**

*Le premier visage fait le dernier voyage*, Amir Hassan – **p. 81**

*Remerciements* – **p. 86**

## **Écriture en Liberté**

*« La littérature est assaut contre les frontières. »*

Franz Kafka

LA PARUTION de cet ouvrage collectif salue l'entrée de la Palestine à l'UNESCO, une justice rendue à un peuple qui se bat pour la reconnaissance de son existence.

En décembre 2008, l'Opération « plomb durci » s'abattait sur la bande de Gaza, les images qui nous parvenaient via les médias semblaient irréelles, d'une violence extrême. Quand, en septembre 2009, j'entrepris un voyage sous l'égide de la paix en Israël et en Palestine, j'espérais comprendre les enjeux et la réalité du terrain de ce conflit installé depuis plusieurs décennies.

Je me suis donc déplacée en observatrice, pendant deux semaines, de rendez-vous en rendez-vous avec des hommes et des femmes qui œuvrent pour la paix aussi bien en Israël que dans les territoires occupés, tous courageux et déterminés. Parmi d'autres, à Jérusalem Ouest, J.J. Azaria Rein, cardiologue, chef du service de cardiologie pédiatrique à l'hôpital Hadassah, a créé l'association « Un cœur pour la paix » et opère avec ses collègues palestiniens les bébés des deux communautés. Il m'a fait visiter son département où des mères israéliennes et palestiniennes installées côte à côte partagent la même angoisse ou le même bonheur lorsqu'elles confient leur bébé au professeur Rein, échangeant entre elles paroles de réconfort ou de compassion.

À Hébron, j'ai rencontré celui qu'on appelle « le Gandhi palestinien », Nafez Assaily, qui depuis des années prône la non-violence dans ses « librairies sur roues ». Les membres de son association parcourent les villages, et se postent aux check-points pour distribuer des petits livres de contes sur la non-violence. Ils forment des jeunes dans chaque village. Je les ai écoutés attentivement tous et aux derniers jours de ce séjour qui m'a bouleversée, force me fut d'admettre que la situation était loin d'être simple, et que ce qui paraissait flagrant dans ce conflit était que l'interminable processus de paix profitait aux Israéliens tandis que les Palestiniens en pâtissaient gravement. J'ai décidé de participer un tant soit peu à ce fragile équilibre qu'on appelle la paix.

Je me suis adressée à l'attachée de coopération pour le Français au Consulat Général de Jérusalem pour les territoires occupés.

« Que proposez-vous ? », me demanda-t-elle.

– Je suis romancière et scénariste, je donne des ateliers d'écriture à la Sorbonne Paris 3. »

En lui exposant mes intentions de conduire un atelier d'écriture pour les départements français des universités, je réalisais l'engagement que j'étais en train de prendre. Son enthousiasme me rassura. Pour elle, le français est la langue des droits de l'homme et une langue de résistance pour les Palestiniens. Ensemble nous avons élaboré un programme de trois sessions d'ateliers d'écriture se concluant par un concours. Les lauréats seraient invités pendant la « semaine de la Paix à Paris ». Des dates furent retenues pour la Palestine.

Au départ, je voulais agir pour la paix. Avais-je perdu mon objectif ? Non, à plusieurs reprises j'avais tenté de contacter son homologue au Consulat Français à Tel-Aviv, mais en vain. Ce

projet dédié à la paix et à l'unité humaine paraît irréalisable à ce jour, le conflit est si profondément ancré dans cette zone du Proche-Orient qu'il rend impossible de travailler en même temps avec les institutions israéliennes et palestiniennes.

Pour se rendre à Gaza, le Consulat Général de France à Jérusalem est lui seul habilité à s'occuper de la coordination auprès des autorités israéliennes pour en obtenir l'autorisation.

Quelle anxiété dans cette attente !

La veille au soir, l'appel téléphonique arriva qui permettrait le passage pour le lendemain. Et ceci devra se reproduire à chaque demande...

Du 24 au 29 janvier 2010 eut lieu la première session dans les universités de Cisjordanie et de Gaza. La prise de contact fut très chaleureuse, surtout à Gaza qui, depuis la guerre de janvier 2009, n'avait pu recevoir aucune visite d'artistes français.

Les sessions des ateliers d'écriture d'une durée de trois heures, se sont déroulées dans une écoute et une participation inattendues. Les étudiants enthousiastes, une majorité de jeunes filles en foulard, joyeuses et espiègles, s'expriment facilement en français. On m'explique que la langue française est choisie surtout par les filles car elles se destinent à l'enseignement ou à la traduction alors que les garçons préfèrent l'anglais pour les métiers commerciaux. Le concours a lieu. Quarante-vingt étudiants y participent. Un record ! Copies anonymes et deux heures et demie de travail sur table.

Fin avril 2010, une lourde enveloppe arrive chez moi, à Paris. C'est avec une émotion profonde que je découvre les écrits de « mes étudiants palestiniens ». Les textes sont bien structurés, originaux, rédigés dans un français imagé. Une première sélection est proposée aux membres du jury, Marie Nimier, Gilbert Sinoué et Atiq Rahimi qui ont accepté de participer à

cette aventure.

Le choix des trois textes qui seront primés donne lieu de longues discussions animées.

Plus qu'à un atelier, c'est à un véritable espace de liberté, à un moment d'échanges, de création et d'expression qu'ont donné lieu ces rencontres. Quand la langue française se fait terre d'accueil pour ces jeunes auteurs, la récolte est généreuse et encourageante. Ces textes expriment aussi bien la situation douloureuse qu'entraîne le conflit, que les tracas ou la beauté du quotidien.

La remise des prix s'est tenue en juin 2010 à Ramallah lors d'une rencontre des trois universités d'Hébron, de Bir Zeit et de Naplouse. Cet événement a permis de réunir et de créer des liens entre les étudiants des différentes universités palestiniennes, rendus difficiles par une circulation compliquée.

Une nouvelle session s'est déroulée en 2011. Cette fois, ma demande d'autorisation d'enseigner à Gaza n'a pas abouti. Fait du prince ou réelle insécurité ? Les ateliers d'écriture ont donc eu lieu en visioconférence depuis l'université de Bir Zeit à Ramallah. La qualité de l'écriture et de la structure du récit s'est affirmée, le niveau est plus riche, avec moins de retenue dans les propos, certaines nouvelles traduisant une tentative de dénonciation devant une situation désespérée.

En septembre 2011, trois nouveaux lauréats ont découvert Paris, le Louvre, *l'Avare* à la Comédie Française et sont repartis pleins de souvenirs de France.

À ce jour, huit voyages m'ont permis d'explorer plus avant les méandres et les paradoxes de cette situation unique au monde, sans pour autant ne m'apporter aucune clé.

Ainsi, invitée à déjeuner après mon atelier dans une famille palestinienne à Hébron, le soir je pouvais partager le sabbat

*ÉCHOS DE PALESTINE*

avec des amis à Jérusalem Ouest.

On rêve que tous puissent en faire autant. Comme le dit si bien Dima, lauréate des ateliers 2011, moi aussi, « j'ai appris à mettre des sentiments sur des mots. »

Les textes émouvants et parfois durs qui forment ce volume sont le produit de ces deux années d'atelier d'Écriture en Liberté, association créée au vif de cette expérience.

Yanne Dimay



«... Aujourd’hui, la Palestine a partiellement repris pied sur sa terre. Et, le Palestinien quelque peu apaisé s’imagine libre et souverain, demain réuni avec ceux de ses frères qui attendent encore en exil. Il habite désormais la scène, après avoir longtemps bataillé dans les coulisses. Jusque-là, bâillonné, muet, interdit de parole, il est à présent sous les projecteurs, et le monde attend d’entendre ses premières paroles. Nul doute qu’elles diront les rêves et les aspirations, la soif de normalité aussi. Mais en lui une voix continue de murmurer. Elle lui dit que ce qui lui est arrivé plus jamais ne s’arrêtera, que ce à quoi il a goûté dans le malheur est unique, et qu’il faut le préserver... »

Elias Sanbar

*De l’identité culturelle des Palestiniens in Palestine : l’enjeu culturel,*  
Circé/Institut du monde arabe, 1997

Dima Sajdeya  
**La clé**

L'AMERTUME BRILLE dans ses yeux, aussi brûlante que le soleil dans un désert aride. Triste mais souriant, Barakat est un réfugié palestinien âgé de 68 ans. Après soixante-trois années d'exil, le voilà devant la porte de son ancienne maison, la maison qu'il a quittée quand il avait 5 ans.

« Tu es exactement comme je t'ai imaginée : vieille, fatiguée et usée. »

Barakat s'adresse à la porte et lui raconte l'histoire de sa vie :

« Chère porte, tu te souviens de moi ? Peut-être que non mais moi, je me souviens très clairement de toi ! Quand je t'ai quittée, on m'a fait croire que ce serait pour quelques heures, en réalité... La réalité c'est qu'on a dû quitter le pays pour toujours et qu'on n'a pas pu revenir jusqu'à présent. Cette réalité m'a choqué et m'a tué...

« Oui, je l'ai regretté mais on a été obligé... Nous étions tous obligés. Je suis sûr que tu te demandes pourquoi je suis ici et qu'est-ce que je fais devant toi ?

« Je vais te le dire mais avant, j'aimerais bien te raconter l'histoire des Palestiniens. Quand le 3 avril 1948, les soldats israéliens ont commencé à assassiner les habitants des villages voisins comme Deir Yassin, EinKarem et El Qastal, ceux de mon village Kalounia ont décidé de rassembler leurs affaires pour fuir jusqu'à ce que les fédâyins trouvent une solution, malheureusement le destin nous a trahis.

« Les années ont passé et les Israéliens nous ont volé la terre et la mer. Moi, mon frère a été égorgé pendant la guerre de 1967. Et tu sais quoi, ensuite ? J'ai vécu toute ma vie responsable de mes deux petites sœurs. Maintenant, elles sont de belles femmes qui ressemblent à ma mère. Comme ma mère me manque !... En tout cas, je ne veux pas que tu attendes plus longtemps, je suis là par hasard, par pure coïncidence !

« Il y a six ans, j'ai rencontré Eli, depuis ce jour-là je travaille pour lui. Ah ! J'ai oublié de te dire, je suis forgeron depuis l'âge de 15 ans. Je continue... Eli apprécie mon travail et maintenant je suis venu ici prendre les mesures des portes de la maison juste en face pour... Ne me regarde pas comme ça, tu es étonnée ? Oui, il s'appelle Eli, il est israélien.

« OUI, je travaille avec lui mais NON, je ne trahis pas mon pays. Porte, je suis responsable de nourrir mes fils et mes petits-fils. Grâce à ce travail, je gagne ma vie.

« Quand je t'ai vue, j'ai vu noir. Oui, je t'aime, mais j'étais tellement bouleversé que je n'arrivais pas à te regarder et en guise de réaction, j'ai commencé à cueillir des grenades. Mon imagination m'a ramené à mon enfance, à mon ancienne maison, à mes parents et à ma fleur préférée *le jasmin*. Sais-tu que c'est le prénom de mon amour d'enfance ? Qui sait ce qu'elle fait aujourd'hui ? Est-elle vivante ? Morte peut-être ? Venue ici ? »

« Barakat ! Ne prends pas toutes les grenades, laisse-nous en un peu ! », m'a crié Eli, coupant court à mon imagination.

Il a ajouté : « Est-ce que tu crois vraiment qu'elles sont à toi ?

– Oui, ce sont les miennes. »

Eli était très curieux et il voulait savoir ce que je voulais dire par les « miennes », ça lui semblait bizarre. Il a commencé à

parler, mais je lui ai coupé la parole et j'ai dit :

« Je me présente, je suis Barakat, je suis un réfugié palestinien né dans ce village qui s'appelle Kalounia, j'ai vécu soixante-trois ans déporté loin de mon village et j'habite Al-Amari, un camp de réfugiés à Ramallah. J'ai avalé l'amertume pour pouvoir vivre et, aujourd'hui, tu viens me dire que cette terre est la tienne ! Alors, écoute cette histoire :

Il était une fois, une famille très heureuse. À chaque fois qu'elle sortait de sa maison, elle laissait la clé dans une cache, juste ici, à côté de la porte. Viens avec moi, je vais te montrer une chose ».

Je suis allé vers la cruche et j'ai sorti la clé. Eli avait l'air étonné.

« L'histoire que je viens de te raconter est celle de ma famille, la maison en face avec la porte en fer c'est la mienne, quant à la clé c'est celle qu'on a cachée il y a soixante-trois ans.

– Ne plaisante pas, Barakat, je sais que tu parles de la terre, mais cette histoire a été écrasée par le temps ».

D'un geste, je l'ai fait taire. Ma réaction était inattendue. Je lui ai donné la description exacte de la maison à un détail près.

« Le mien, la mienne, le tien, les siens, ça m'est égal. Ce que j'ai appris, c'est que les propriétaires d'une terre sont ceux qui y habitent et prennent soin d'elle. Aujourd'hui, c'est moi le propriétaire et je le serai pour toujours. »

Je me suis plié en quatre de rire.

Je lui ai rétorqué tout ce que j'avais sur le cœur : « Aussi longtemps que je serais vivant je n'oublierai jamais ma terre, la Palestine vivra toujours dans chaque Palestinien » et je lui ai tourné le dos.

Il ne savait plus quoi dire, il s'est éloigné pour me laisser seul.

« Ma porte, c'est le moment de te dire au revoir ou adieu ! Qui

*ÉCHOS DE PALESTINE*

sait si je te reverrai encore une fois ! En réalité, je préfère le silence... »

J'allais partir quand je suis revenu sur mes pas.

« Ah ! Porte ! J'allais oublier de te dire une chose. Eli est très gentil, il m'a fait un cadeau, il m'a donné la clé qui était dans la cruche... Oui, ta clé ! C'est horrible ! Même de l'imaginer, c'est horrible ! L'étranger devenu propriétaire m'offre la clé de ma maison ! L'histoire est parfois paradoxale, n'est-ce pas ? »

Whadija Jazi

## L'amour ou la mort

ICI, SUR CE CHECK-POINT qui sépare le Liban de la Palestine, je suis née il y a vingt-trois ans.

Ici, sur ce check-point, une histoire d'amour est née, l'amour qui m'a créée. C'était lors d'un pique-nique côté palestinien à la frontière libanaise que Maï, une jeune femme, a rencontré George. Ils sont tombés amoureux et ma mère s'est trouvée enceinte de moi.

George a disparu. Personne n'a jamais su ce qu'il est devenu. Ma mère m'a dit que les soldats israéliens l'avaient arrêté, mais qu'elle n'en était pas sûre. Elle m'a parlé d'elle, de sa souffrance avec sa famille et des difficultés avec la société. Une femme enceinte dont on ne sait pas qui est le père du bébé ! Ma mère était une femme forte, elle a tout fait pour me protéger. Pour elle, je n'étais pas seulement sa fille, j'étais la vie, l'amour et le bonheur. C'est pourquoi elle m'a appelée Haiate, ce qui veut dire « la vie ». J'étais l'inspiration de sa vie.

J'avais 13 ans quand on a annoncé la mort de mon père dans une prison israélienne au sud du Liban. Ma mère a été très choquée, elle est tombée malade et quelques années plus tard, elle est partie elle aussi, on l'a enterrée. Elle m'a laissée seule, me battre contre des moulins à vent.

Seule dans une maison vide, dos au mur, sans savoir quoi faire, ni comment vivre. Je passais mon temps à envoyer des emails aux amis juste pour connaître des gens. Qu'importe d'où.

Un jour, j'ai contacté un jeune homme, Jade, un Palestinien, mais qui vit dans un camp de réfugiés au sud du Liban. Le temps a passé... On est tombé amoureux. Je ne voulais pas revivre l'expérience de mes parents qui n'avaient pas su contrôler leurs sentiments. C'est ça l'amour ?

Pourquoi, moi, je ne voulais plus de l'amour ? Est-ce par peur de la mort ? Ou est-ce la peur des Israéliens qui provoquerait en moi ce conflit ? Je ne sais pas ! Jade sait qu'il ne rentrera jamais en Palestine et moi, je sais bien que je ne pourrai jamais aller au Liban, que c'est interdit. Notre histoire d'amour va s'achever avant de naître...

Non ! Je ne veux pas refaire l'expérience de mes parents, je veux vivre ma vie ! Je veux tuer ma peur ! Je veux aimer Jade pour l'éternité !

On a décidé de se rencontrer, de créer un moment de notre vie ensemble. Le seul lieu où l'on peut se voir, c'est le check-point à la frontière. Il m'a dit que j'étais folle et que c'était trop dangereux, mais j'ai insisté. Je veux voir l'endroit où j'ai été conçue, l'endroit qui a vu naître l'amour de mes parents, il y a vingt-trois ans. On a décidé d'y aller, chacun de son côté, le jour anniversaire du pique-nique de mes parents. C'était un samedi, le week-end des Israéliens. Je me suis rendue là-bas. Jade aussi est venu, mais il était de l'autre côté de la frontière. J'ai pu le voir, je me suis approchée pour toucher ses mains. Peut-être ressemble-t-il à mon père que je n'ai jamais vu ! Je me suis approchée pour lui donner un baiser. J'avais espéré pouvoir l'embrasser, mais je n'ai jamais pu.

On s'était dit beaucoup de choses sur notre vie, notre avenir et notre destin, entourés des fleurs bleues du printemps et des rayons du soleil d'hiver. On ne savait pas que tout allait s'achever là, que notre histoire se conclurait ici, sur la frontière.

*ÉCHOS DE PALESTINE*

Notre rêve a pris fin quand les soldats ont tiré sur nous, ici, à la frontière, quand ils nous ont tués.

Ici, à la frontière, je suis née, j'ai vécu le bonheur et je suis morte. Je n'aurai jamais de bébé avec Jade... Jamais je ne serai une mère... mais toujours, je croirai à l'amour.



Abeda Afghani

## Les fiançailles d'Amal

IL Y A CINQ ANS que la fête de fiançailles d'Amal a eu lieu. Amal était une belle fille, mince, brune, avec les yeux marron et les cheveux noirs. Elle venait de finir sa formation en sociologie à l'université quand un jeune homme d'une famille riche a demandé sa main.

Pendant la deuxième Intifada, à cause de l'invasion, la vie était très difficile dans la vieille ville de Naplouse où la jeune fille habitait.

Amal se souciait toujours de l'avenir et de son bonheur. Elle craignait de ne jamais connaître la joie car la vie difficile qu'elle menait avait laissé des traces sombres dans sa mémoire.

La fête devait avoir lieu dans la maison de son fiancé, à l'extérieur de la vieille ville. Le jour des fiançailles, le couvre-feu était seulement dans la vieille ville. Les rues étaient détruites et il fallait prendre un chemin empierré où on pouvait à peine marcher pour aller à la maison. La mère d'Amal qui était une femme courageuse avait aidé sa fille aînée à rejoindre son fiancé la veille de la fête. Elle aurait bien voulu assister aux fiançailles, mais comment faire ? La situation pouvait exploser d'un moment à l'autre. Elle savait que les soldats risquaient de venir frapper à la porte et, comme le père était sourd, il n'entendrait pas. Alors les soldats pourraient faire exploser la porte.

La mère et sa plus jeune fille ont réussi à arriver à la maison où la fête allait se dérouler. Parmi les fleurs du jardin et sous les

arbres verts, Amal était avec son fiancé en train de se faire photographier. Elle portait une robe violette et des fleurs dans la main. On entendait des coups de feu au loin.

Dans la vieille ville, le père regardait la télévision dans sa chambre. Ainsi, il pouvait savoir ce qui se passait à l'extérieur. Ce qu'il vit l'effraya. Les soldats qui n'avaient ni foi ni loi avaient fait exploser la maison de son voisin et avaient tué tous ses occupants. Son voisin et ami avait été un militant contre l'Occupation et ses fils aussi. Il avait l'habitude de le recevoir l'après-midi car c'était un vieil homme comme lui, le seul avec qui il pouvait s'entendre et qui pouvait comprendre le langage des signes.

Tout à coup, un avertissement apparut sur l'écran pour alerter les habitants de la vieille ville que les soldats étaient entrés avec des armes lourdes. Pour échapper à la peur et à l'angoisse, le père décida de se coucher et de s'endormir. Mais aussitôt, il eut un cauchemar horrible, il vit des soldats entourant son lit, prêts à le frapper avec leurs armes. Il a ouvert les yeux pour découvrir que ce n'était pas un cauchemar, que c'était bien la réalité. Le père a essayé de leur faire des signes pour leur expliquer qu'il était sourd, qu'il ne comprenait rien. À la fin les soldats agacés décidèrent de le laisser et de l'enfermer dans sa chambre. Le père resta seul, encore plus effrayé et angoissé qu'avant.

Dans la maison de son fiancé, Amal, radiieuse, dansait avec son amoureux. Tous les yeux la regardaient, contemplant sa beauté et sa douceur. Sa petite sœur qui avait seulement six ans, vêtue d'une robe carmin, dansait à côté d'elle. Avec la musique, on pouvait à peine entendre les explosions qui venaient de la vieille ville et personne ne savait ce qui se déroulait là-bas.

Entre chien et loup, la mère décida de rentrer chez elle. Le retour pouvait être plus difficile parce que la situation avait l'air

*ÉCHOS DE PALESTINE*

de s'être aggravée. En arrivant, elle découvrit que la porte d'entrée était arrachée. Elle pénétra rapidement pour voir ce qui était arrivé à son mari, elle ouvrit la porte de la chambre où il était enfermé et le vit les mains levées en l'air.

Il croyait que c'était encore les soldats qui ouvraient la porte.